

LETTRE DE L'AMÉRIQUE DU SUD

L'ÉMIGRATION DANS L'ARGENTINE



A grande misère qui, en ces dernières années, a ravagé notre Europe, a été la cause d'une forte augmentation des contingents d'émigration.

Manquant de tout, le pauvre a dû tourner les yeux vers des continents où la vie était, disait-on, plus facile.

De tous les pays qui se sont offerts à l'émigration européenne, bien peu se recommandent avec autant d'avantages que la République Argentine.

La douceur de son climat, la fertilité de son sol encore vierge, la facilité avec laquelle on peut le travailler, la diversité de ses produits, sont des éléments puissants que l'émigration saura faire fructifier.

Ce courant qui, en quelques années, a versé sur la République Argentine plus de 300,000 étrangers est d'une toute autre nature que celui qui a donné naissance à l'émigration mexicaine et australienne.

Le caractère qui prédomine dans ces deux émigrations, est le peu d'importance de la classe émigrante : ce ne sont en effet que des aventuriers, la plupart sans feu ni lieu, qui courent à la recherche des placers aurifères.

Une fois sur la terre étrangère, quand se sont envolées les séduisantes illusions, la nécessité a fait d'eux des colonisateurs, et ils ont prospéré, grâce à la fertilité du sol qui les a reçus.

L'émigrant de l'Argentine vient poussé par des besoins, par la dure nécessité. Il vient sur ce sol lutter pour sa subsistance et celle de sa famille.

C'est un ouvrier qu'un manque subit de travail plonge dans la misère.

C'est une famille qu'un événement prive de pain et qui court vers d'autres terres à la recherche du pain.

Beaucoup viennent ici pour un séjour de quelques années seulement, ils pensent travailler, économiser et venir revivre sur la terre natale.

D'autres, heureusement bien plus rares, accourent ici pour se livrer à toutes les fureurs de l'agiotage. Quelques-uns sont venus exploiter la misère et vivre de l'ignorance des classes pauvres qui émigraient en groupes. Ils servaient d'interprètes à leurs compatriotes pour les tromper, soudoyés qu'ils étaient par quelque riche particulier.

Maudite soit cette classe d'émigrants qui est venue importer sur cette terre, l'exploitation et le discrédit.

Dans les beaux temps de la République, une grande confiance régnait entre les commerçants et on ignorait alors ce qu'étaient les effets et les valeurs.

Un homme voulait-il monter un établissement dans la campagne, il venait à Buenos-Aires, et dans n'importe quelle maison de commerce, il trouvait un crédit illimité.

Des chevaliers d'industrie sont venus, qui ont exploité cette branche et qui, riches en quelques années, sont allés en Europe vanter la facilité de la vie sur le territoire argentin.

Lassé d'être trompé, le commerçant a restreint son crédit, et l'Argentine est devenue aussi, sinon plus, paperassière que l'Europe.

L'émigration, dans la République Argentine, par les classes laborieuses qu'elle a transplantées d'un continent à l'autre, par le nombre des émigrants qu'elle a dispersés sur son immense territoire, mérite une importante place dans les grands événements économiques de la fin du dix-neuvième siècle.

Ce mouvement colonisateur est, de notre temps peut-être, un peu trop négligé par les économistes, et il me semble que cette émigration sur les terres encore vierges est l'unique moyen d'éviter la conflagration imminente qui va éclater entre l'ouvrier qui meurt de faim et les grands capitalistes. C'est l'unique moyen de faire produire à notre planète

la plus grande somme de productions utiles, par une équitable répartition des travailleurs sur tous les continents.

Que de fois, à la vue des flots d'émigrants que les navires européens versent, chaque année, sur cette terre, que de fois n'ai-je pas fait une comparaison entre ces émigrations et celles qui ont tant agité les premières années de notre Europe.

Je pensais à tous ces peuples qui, fuyant la misère, se réunissaient en grand nombre sous le commandement d'un chef, et les armes à la main, allaient s'installer sur des terres plus productives.

Je pensais aux émigrations terribles des Huns et des Normands.

Que de changements depuis cette époque reculée !

Ce qui causait des guerres, des dévastations, la soumission par la force du peuple envahi, se fait simplement aujourd'hui.

Les grandes inventions des derniers siècles ont appris aux nations à se connaître et à s'entraider. La navigation à vapeur a rapproché les grands peuples.

Une nation manque-t-elle de bras, elle en demande aussitôt à celle où la surabondance de main d'œuvre rend la vie difficile au travailleur.

Ainsi s'établit une équitable répartition du travail et des productions, remplaçant la lutte pour l'existence par la solidarité humaine, qui nous fait tous égaux et tous également possesseurs de n'importe quelle région de notre planète.

Antoine Chard

LE BON VIEUX TEMPS

LES DAMES DE QUÉBEC ET DE MONTRÉAL EN 1747



J'ai longtemps cru — et peut-être n'ai-je pas été le seul à partager cette croyance — que cette prétendue rivalité que l'on dit exister entre les villes de Québec et de Montréal, non pas au point de vue de leurs rapports d'affaires, mais au sujet des mérites ou plutôt des avantages personnels aux habitants de l'une et de l'autre

citée, était d'origine assez récente. Ainsi, j'ai bonne souvenance d'avoir entendu répéter fréquemment que Montréal s'enorgueillissait de posséder dans ses limites la fine fleur du sexe fort, et que, par contre, Québec avait le monopole des frais minois, de tout ce que la beauté féminine offre de plus gracieux et de plus séduisant !

Or, il appert maintenant qu'il n'en a pas toujours été ainsi. Montréal a joui, un jour, de ce glorieux privilège dont nous nous prévalons aujourd'hui — modestement il est vrai ! — celui de posséder le plus brillant essaim de jolies femmes et de jolies filles.

Mais, pour retrouver les traces de cette suprématie montréalaise, il faut remonter bien haut, il faut se transporter par la pensée jusqu'à l'année 1747 — plus de 140 ans ! — et encore n'a-t-il point fallu tout ce temps à Québec pour enlever à son heureuse voisine le plus riche joyau de sa couronne.

En 1747 donc, Montréal qui devait nous devancer plus tard dans le commerce et l'industrie, disposait du sceptre de la beauté. C'est le professeur Kalm qui s'est chargé de transmettre à la génération actuelle la connaissance de ce fait important, dans une chronique qui fut reproduite, en 1826, dans la *Bibliothèque canadienne* de M. Bibaud et dont voici les parties les plus saillantes :

« Il faut distinguer, disait M. Kalm, parmi les dames du Canada, et celles qui viennent de France, et celles qui sont nées dans le pays : les premières ont toute la politesse qui est particulière à la nation française ; les dernières se distinguent encore en dames de Québec et dames de Montréal ; les premières n'en cèdent point aux Françaises en politesse, en belles manières et en bonnes grâces et cela parce qu'elles ont l'avantage de converser

fréquemment avec les messieurs et les dames qui viennent tous les étés sur les vaisseaux du roi, et qui passent plusieurs semaines à Québec, mais vont rarement à Montréal.

« Elles (les dames du Canada) s'habillent superbement, le dimanche, et bien que les autres jours elles ne paraissent pas s'occuper beaucoup du reste de leur toilette, elles aiment à être en tout temps bien coiffées ; aussi ont-elles toujours les cheveux frisés et poudrés, et ornés d'aigrettes et d'aiguilles de tête. »

L'on voit que, sauf la tournure ou le vertu-gadin qui sont d'invention moderne, la mode n'a guère changé.

« Il y a quelque différence, ajoute M. Kalm, entre les demoiselles de Québec et de Montréal ; celles de la dernière de ces deux villes me paraissent plus jolies que celles de la première : les manières m'ont aussi semblé plus libres à Québec et plus modestes à Montréal.

« Les demoiselles de Montréal ne voient pas sans déplaisir que celles de Québec trouvent à se marier plus tôt qu'elles. La raison en est que plusieurs jeunes messieurs, qui viennent de France avec les vaisseaux, se prennent d'amour pour les demoiselles de Québec et les épousent ; mais comme ces messieurs montent rarement à Montréal, les demoiselles de cette dernière ville ont moins de chance de se marier jeunes que celles de Québec. »

L'on ne pourrait certes pas, de nos jours, prétexter les mêmes raisons. Les facilités qu'offrent nos voies de communication — sans excepter le creusement du lac Saint-Pierre — ont placé les Montréalaises sur le même pied que les Québécoises. Seulement, il n'y a plus ou fort peu de Français, mais en revanche de bons et solides gailards canadiens qui portent aussi haut dans leur estime les dames de la métropole commerciale que celles de la vieille cité de Champlain.

E. R.

LA "CHRISTIAN ENDEAVOR"

(Voir gravures)

Cette vaste association soi-disant christianisante a visité notre ville, comme chacun le sait, dans les premiers jours de juillet courant. Se transportant, chaque année, de ville en ville, pour y tenir ses grandes assises générales, elle en était arrivée à choisir Montréal pour son rendez-vous.

Cette convention, qui a réuni au milieu de nous plus de seize mille étrangers, avec les quelques incidents qu'elle a provoqués, fera époque dans nos annales.

Pour en conserver le souvenir, LE MONDE ILLUSTRÉ a fait photographier les deux immenses abris, salles de convention improvisées, où la "C. E. S." a tenu ses séances.

La grande tente, dressée sur le Champ-de-Mars, a été photographiée par le populaire artiste, M. J.-N. Laprés, et nous devons, à l'obligeance de M. Arless, un des plus habiles photographes anglais de Montréal, la vue de la Salle d'Exercices, avec ses splendides décorations. — J. St-E.

PENSÉES SUR LES FEMMES

La femme est la plus grande institutrice du genre humain, puisque l'homme enfant reçoit sur ses genoux les premières impressions qui frappent son intelligence, les principes qui régleront plus tard chacun des actes de sa vie. — Mme DROHO-JOWSKA.

La femme doit se renfermer dans son ménage, doit plaire à son mari, gagner sa confiance, et le charmer moins par sa beauté que par sa vertu. — FÉNÉLON.

Peu de femmes ont assez de raison pour sentir qu'elles ont besoin d'être gouvernées : et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que ce sont celles qui le sentent qui pourraient le plus s'en passer. — DE LÉVIS.